

Feuille d'avis de Lausanne
 des 15-16 novembre 1969



**Quand Ferré
sème sa « graine
d'anar »
chez les
apprentis
d'Yverdon**

Léo Ferré, il fascine et il agace. Des types comme lui, qui « veulent faire sauter la baraque », il en faut. Surtout quand cette société, vous devient insupportable. Il vous permet de vous défouler.

Mais c'est justement là l'ambiguïté. Le dévouement, c'est la voie la plus sûre pour ne rien faire, pour rester des moutons. Ferré, qu'est-ce qu'il nous propose d'autre ? Est-ce avec lui qu'on fera ce monde de demain, si nécessaire ? Je ne crois pas. Il nous offre son anarchisme tout nu, violent, son refus plein, de panache, et teinté de nostalgie aussi, car il ne même peut-être à rien. « Dans dix mille ans, peut-être, nous aurons gagné », dit-il.

Nous, on n'a pas le temps d'attendre dix mille ans.

Léo Ferré est venu donner jeudi sa leçon d'anarchisme à Yverdon, aux apprentis du Centre d'enseignement professionnel. A l'heure du lunch, l'anarchisme, ça ne s'apprend pas en classe. Il y avait là une trentaine de jeunes. Ils avaient assisté au récital de mardi. Le Centre dramatique de Vidy, l'organisateur, qui fait dans cette école de l'animation culturelle, les avait préparés à la venue du poète.

Était présent aussi un « prof », le « prof-qui-montre-que-l'école-n'a-pas-peur-des-anar ». Il a posé trop de questions. Ça faussait le

jeu. Le professeur était trop raisonnable. Il fallait laisser la discussion se déchainer complètement, le temps d'un lunch. On aurait pu en reparler après.

— Je suis un anarchiste, dit Ferré. Dans le ventre de ma mère, à ce qu'il paraît, je m'engueulais déjà. Il faut bousillier les chefs, les sous-chefs, les chefs d'Etat. Il faut être contre, contre les choses établies, contre ce qui est contre vous.

Si j'ai interloqué des apprentis. Puis des questions sortent de leur graine :

— Bousillier les chefs ? Mais ça mène à quoi si on ne sait pas ce qui doit changer. Il faut d'abord préparer les gens à ce qu'on fera après, sinon ça ne sert à rien, non ? Après la révolution, il y a quoi ?

— Je n'en sais rien. Si tu parles comme ça, t'es un bourgeois. (Rires crispés autour de la table.) Si on se demande ce qu'il y aura après la révolution, on ne la fait pas. La révolution, il faut pas la faire avec un programme, mais avec des bombes. Celui qui a un programme, c'est un bourgeois.

Ferré réfléchit, sourit.

— Bien sûr, j'ai beau jeu de dire ça, je n'ai de toute façon pas le moyen de faire la révolution. Et puis je ne suis pas un constructeur. Mais il ne faut pas que les types deviennent des chefs. Fidel Castro qui dirige un

pays, c'est abominable. Quand il était dans les bois, il était bien ce mec. Maintenant, il garde en taule un copain depuis 1959 parce qu'il ne veut pas qu'il prenne sa place. Le « Che », lui, il est mort heureusement, avant de devenir une saloperie.

Ferré regarde ses interlocuteurs. Il leur lâche une flatterie de quinquagénaire. Inutile :

— Vous autres, vous êtes plus intelligents que nous ne l'étions à votre âge.

Puis, il lance d'autres bombes, plus belles. Derrière sa formidable capacité de haïr, on découvre son immense pouvoir d'aimer :

— Vous êtes de jeunes Suisses, paraît. Moi je vous dis que vous êtes de jeunes loups. Il n'y a plus de patrie. C'est ça la grande trouille. L'internationalisation du cœur et du ventre. Ne vieillissez pas. Ne rentrez pas dans le rang. Faut savoir donner, tous les jours. Demain, c'est ça qui sauvera les gens... dans mille ans.

Donner, mais hors du système.

— C'est les cons qui votent. C'est pourquoi je suis contre le vote. Si on ne votait pas, il n'y aurait pas tous ces cons au pouvoir.

Alors, on démolit tout et on recommence. Mais comment ? Sans société, sans hiérarchie ?

— Ce qui empêche qu'on s'entende, dans la société, c'est les

chefs (une obsession...) et le poignon. Quand on est trois amis, on s'entend. Vient un quatrième, on s'entend toujours. Pourquoi ça ne serait pas valable avec tout le monde ? Il n'y a jamais un type qui est totalement une ordure.

Objection posée et réaliste d'un Yverdonnois :

— Vous nous minez avec ce que vous dites. Nous sommes bien obligés de composer, nous, avec la société.

— Moi aussi. Je m'arrête au feu rouge. Je montre mon passeport aux douaniers, bien que je les déteste. Mais mon rôle — j'aime pas dire ça mais c'est vrai — c'est de vous dire toutes ces choses là. En toute impunité, puisque je n'ai pas de patron. Je suis là pour parler, pour crier. Ça finit par faire des petits.

— Voyez-vous, au bout de la révolution, il y a l'amour. Si vous n'êtes pas d'accord, tant pis pour vous. Je me résume : l'amour.

Rideau. Ferré retrouve son sourire, généreux et tendu à la fois. Il redevient l'homme, l'artiste, celui qui fait des chansons merveilleuses, ces cris du cœur et des tripes que l'aime.

Et que je préfère à ses théories.

Vincent Philippe



Photos FAL/J.-P. Maeder